

TEMPLON



BILAL HAMDAD

LE MONDE, 26 avril 2025

A la Fondation Francès, les plaies d'un monde à vif

A Clichy, les fondateurs de l'agence de communication Oko exposent une série d'artistes dont les créations témoignent de la violence de l'actualité.

Par Philippe Dagen

En 2009, Estelle et Hervé Francès, fondateurs de l'agence de communication Oko et collectionneurs d'art contemporain, créent la fondation d'entreprise qui porte leur nom. Etablie à Senlis (Oise), elle accueille expositions, rencontres et résidences. Il lui faut peu de temps pour figurer parmi les lieux intéressants de l'art contemporain en Ile-de-France. Forts de ce succès, les Francès ont décidé d'ouvrir un second espace, plus proche de Paris, dans le siège de leur entreprise, une ancienne usine à Clichy (Hauts-de-Seine).

Il est inauguré avec une sélection de travaux de 39 artistes pris dans leur collection. Le titre de l'exposition est d'abord plus intrigant qu'explicite : « La vie est une plaie dont je ne me défais pas. » A une exception près, les artistes réunis sont vivants et, pour la plupart, quadragénaires ou quinquagénaires. Ils sont de toutes nationalités. La notoriété de plusieurs d'entre eux est largement établie : c'est le cas de Gloria Friedmann, Gérard Gasiorowski, Jake et Dinos Chapman, Hans Op de Beeck ou Andres Serrano. D'autres sont, comme on dit, repérés de longue date, et leur présence ici confirme leur reconnaissance : ainsi en est-il d'Oda Jaune, de Nazanin Pouyandeh, Gilles Barbier, Guillaume Bresson ou Stéphane Pencreac'h. D'autres, enfin, devraient être bientôt davantage connus : l'artiste d'origine algérienne installé en France Bilal Hamdad, l'Irakien Hamdan Saray, qui vit entre Bagdad et Bruxelles, ou l'Iranien Nasser Bakhshi, dont l'atelier est à Tabriz, dans le nord-ouest de l'Iran.

Qu'est-ce qui les réunit ? Pas leurs techniques, puisque, bien que largement présente, la peinture est loin d'être l'unique mode de création pratiquée, ce qui change agréablement de récentes manifestations qui prétendaient la défendre, elle seule, telle une héroïne menacée. Ici, il y a des tableaux, de divers formats, sur toile ou même sur cuivre, mais il y a aussi de petits ou plus vastes dessins, des photographies, des installations et des sculptures. Et aussi des travaux hybrides où, à des parties picturales, sont associés des éléments tridimensionnels, pris à des mannequins ou des accessoires de bal masqué chez Pencreac'h, ou à des fragments de mobilier, des morceaux de journaux et des objets trouvés chez Bakhshi.

Autre association incongrue : la sculpture polychrome composée par Barbier en greffant à un canard empaillé deux poches oblongues de résine, opération qui change l'innocent palmipède en un effrayant ou grotesque monstre surmâle à la Alfred Jarry. Ou, dans un registre opposé, le bronze de danseuse nue qu'Op de Beeck assied dans un fauteuil et recouvre d'une couche uniforme de gris qui annihile tout effet érotique.

Allégories de l'époque

Le principe d'unité, puisqu'il y en a un cependant malgré tant de diversité, est bien celui que suggère, de façon cryptique, le titre : la plaie, la mélancolie ou la souffrance à laquelle il faut s'habituer et que l'actualité rappelle quotidiennement. Quand elles ne sont pas cauchemardesques et funèbres comme les créatures de Pencreac'h, les figures sont seules, réfugiées dans une chambre, enfermées dans des boîtes, isolées dans la pénombre qui les cache en partie ou encore repliées sur elles-mêmes et prises par on ne sait quel doute ou effroi. Hamdad allonge le corps de deux hommes jeunes dans une eau noire sous un ciel de suie et l'on ne peut que reconnaître dans ces gisants, deux noyés de l'immigration, sur une côte de la Manche ou de la Méditerranée. Sa toile, qu'il a nommée *L'Horizon*, est l'une des meilleures allégories de l'époque actuelle.

Une autre, plus directe encore, est la *Déposition*, de Robert Gligorov, artiste macédonien installé à Milan : un corps masculin nu, bras et jambes ballants, soulevé par un chariot élévateur. C'est le Christ, si l'on en croit le titre. Mais c'est surtout n'importe quelle victime d'un massacre dont le cadavre est transporté jusqu'à une fosse commune. En détourne-t-on les yeux, c'est pour les poser soit sur les Pencreac'h, soit sur une grande toile de Pouyandeh. Parce qu'elle représente une jeune femme allongée sur un sofa dans un décor d'étoffes brodées et de fleurs, on la croit un instant moins cruelle. Mais la jeune femme est sur le point de se planter un poignard dans la gorge et, sur le mur au-dessus d'elle, Pouyandeh a placé les copies de six Lucrece se suicidant. D'origine iranienne, elle sait quel sort est fait aux femmes dans son pays natal. Ainsi commence le parcours, qui finit sur les gisants de Hamdad. Il est donc impossible d'échapper à la réflexion douloureuse qui sous-tend l'exposition.